Le Départ des Hirondelles.

Parmi les champs dorés qu'ont brûlés nos moissons,
J'ai regardé s'enfuir les douces hirondelles.
Et c'étaient nos beaux jours qui partaient avec elles,
Comme s'en vont les fleurs dès les premiers frissons!

Les reflets du couchant noyaient les horizons,
La bise tourmentait la feuille sous ses ailes,
L'*Angelus* égrenait ses notes solennelles....
Et les bœufs lentement rentraient vers les maisons

C'était l'heure où l'on rêve avec mélancolie.
L'heure où l'on voit le mieux s'évanouir la vie,
L'heure qui fait perler des pleurs dans bien des yeux.

Et moi, dans ce départ d'oiseaux qu'octobre apeure,
J'ai cru vous voir passer, pauvres êtres frileux
Qui, dès vingt ans, fuyez vers la rive meilleure....

La série de fêtes brillantes et de réceptions intimes données en l'honneur des banquiers en convention ici et de leurs familles, s'est terminée par un bal magnifique à l'Opéra mercredi soir.

Dimanche dernier, un souper-buffet a été donné par M. et Mme Thomas Greene Bush pour Mlle Susan Merrick, la fille de M. et Mme Edwin T. Merrick. Des plantes vertes et des roses formaient la décoration des salons et dans la salle à manger, la table était ornée d'une masse de roses Killarney et de fougères. Mlle Wilmot et Mlle Downman servaient le punch et le café. Mme Bush recevait aidée de sa fille Mlle Marjorie Bobb, et de Mlles Merrick, Marie Céleste Stauffer, Marion Mellen, Katherine Rainey, Leola Stanton, Ruth Hobson, Marion Monroe, Vera Von Mysenbug, Margaretta Brooks, Dorothy Wilmot, Marion Cordill, Elise Urquhart, Bunnie Taylor, Sadie, Downman et Frances Raymond.

M. et Mme John Henry Baldwin sont arrivés ces jours derniers de leurs voyage de noces et demeurent avec la mère de M. Baldwin, Mme John Baldwin, avenue Jackson.

Un souper aura lieu ce soir chez M. et Mme Victor Leovy en l'honneur de Mlle Marion Mellen.

Les Pierrettes, une organisation de toutes jeunes filles, donneront leur bal annuel à l'Hôtel Grunewald le 27 décembre.

Mme Lézin Armant Becnel a donné une ravissante partie de bridge-whist et un thé lundi après-midi, en l'honneur de ses nièces, Mlles Jeanne et Aimée Hyman, les filles de Mme Thomas McCabe Hyman. Les salons étaient décorés à cette occasion de palmiers, de fougères et de rubans rouges. Les jeunes filles présentes comprenaient Mlles Mary Scott, Carmélite Janvier, Médora Hyman, Olive Manson, Alice Fourchy, Marion Flower, Nellie Fisher, Marion Cordill, Cecil Craft, Gabrielle Dayries, May Parkerson, Bérénice Bentley, Marguerite Maginnis, Inez Morris, Natalie Scott, Haydée Michel, Joséphine Johnston, Gladys Moulton, Mary Ellis Leake, Mattie Marshall, Myra Pond, Sidonie Provosty, Anna Martin. Les prix étaient des pieds de bégonias en pots et ont été gagnés par Mlles Maginnis, Michel, Pond, Craft Leake et Martin. Pour le thé qui a eu lieu après le jeu, la table, présidée par Mme P. F. Pescud, était délicieusement ornée de fougères, de fleurs et de rubans rouges. Les rafraichissements étaient servis par Mlles Phyllis et Dorothy Becnel et Louise Hyman. Mme Becnel recevait aidée des demoiselles Hyman et de Mme Peter F. Pescud.

Les Pilgrim Girls font des invitations pour une soirée dansante qui aura lieu le 30 Nov. chez Mlle Rousset, 812 Ave Esplanade.

M. J. B. Levert annonce les fiançailles de sa fille, Mlle Ella Marie Levert, à M. Joseph M. Gore, Jr. Le mariage aura lieu le 4 Décembre.

Le Tulane Alumini German sera dansé à l'Athénéum le vendredi, 29 Déc.

Mme John Rainey et Mlles Helen et Katherine Rainey ont donné un beau dîner lundi soir, en l'honneur de Mlle Margareta Brooks, de Washington, D. C. La table était ornée de roses roses, de fougères et de candélabres garnis d'abat jour roses. Les convives étaient Mlles Alice Baldwin, Ruth Hobson, Elise Urquhart, et MM Arthur Derby, William Henderson, Charles Wolfe, Rudolph Woeste, Charles Eshleman et Ross Breazeale.

Mlle Edith Darcantel passe quelque temps chez Mlle Margaret Johns à White Castle, Lne.

M. et Mme Edwin T. Merrick donneront un dîner le 14 décembre pour leur fille, Mlle Susan Merrick.

Le bal annuel des Mittens aura lieu à l'Athénéum le 25 janvier.

Mme Charles Rainey donnera un lunch le 7 décembre en l'honneur de sa nièce, Mlle Katherine Rainey.

M. et Mme C. A. Desporte donneront un dîner-danse au Country Club le 15 décembre, pour leur fille, Mlle Emma Desporte, une débutante de la saison.

Mme Thomas McCabe Hyman donnera une partie de bridge dans la soirée du 7 décembre, en l'honneur de ses filles, Mlles Aimée et Jeanne Hyman.

Un dîner sera offert à Mlle Susan Merrick par M. et Mme Hugh de Lacey Vincent, le mardi, 2 janvier.

Une fête charmante de la semaine a été le thé pompadour que Mlle Louise Laplace donnait mercredi après midi chez ses parents, M. et Mme Albert J. Laplace, en l'honneur de Mlle Haydée Michel, qui fait son entrée dans le monde cet hiver. Les salons étaient décorés de plantes vertes, de roses de rubans et de tulle bleu pâle et dans la salle à manger où le thé et de chocolat étaient servis par Mlles Lucy Claiborne et Marguerite Maginnis, la table était ornée d'exquise façon de boutons de roses roses, contenus dans des vases d'argent autour desquels étaient nouées de bandes de tulle bleu pâle. Des fleurs semblables et des fougères formaient la pièce du centre. Les jeunes filles recevant avec Mlle Laplace et Mlle Michel étaient Mlles Marie Céleste Stauffer, Hilda Beltran, Susan Merrick, Marie Théard, Leola Stanton, Corinne Bonnecaze, Elise Urquhart, Olga Rocquet et Katherine Rainey. Chacune d'elles avait un bouquet boutons de roses noué de tulle bleu. Mlle Laplace portait une robe de linon blanc brodé sur transparent de satin rose et sa ceinture était de ruban bleu pâle. La toilette de Mlle Michel était de satin rose recouvert de chiffon de la même nuance brodé à la main. L'orchestre de Mlle Blackman s'est fait entendre pendant la réception.

Une brillante soirée musicale du Cercle Polyhymnia a eu lieu lundi, chez M. et Mme C. A. Desporte, avenue Esplanade, sous la direction de Mme Thérésa Cannon Buckley. Le programme très artistique et admirablement interprété était ainsi composé: "Forest Song," sérénade, Meyer Helmund, M. Robert Gottschalk et chœur: "Suite," violon, Mlle Inez Lambert; "Le Beau Rêve," Flégier, chant, Mlle Jeanne Tuyès; "The Erl King" et "Whither," Schubert, chant, M. A. H. Kernion: "My Peace Is Gone," Hoffmann, chant, Mlle Crystall Sackett; "Suite," op. 15: Romance, 2. valse, 3, polonaise, Arensky, deux pianos, Mme Flournoy Johnson, Mlle Mary V. Moloney; "Rose in the Bud" et "One Tender Look," chant, M. John Follett; "Violets," Woodman; "Princess in the Morning," Harriet Ware; "The Islands Where Babies Grow," Ford, Mlle Jessie Tharp, avec M. Emmett Kennedy au piano; "The Chorale of the Cross" de Faust, Gounod-Rimbault chœur. Parmi les personnes présentes: Dr et Mme Paul Gelpi, M. et Mme Sidney Eshleman, Dr et Mme Tom Landaux, M. et Mme C. A. Desporte, Jne, M. et Mme I. D. Stafford, M. et Mme L. H. Raymond, M. et Mme Henry Plauché, M. et Mme M. Donellan, Mmes Percy S. Benedict, Henry Tharp, Albert Rocquet, George Harris, J. E. Manning, Paul Bordenave, S. M. Otis, C. Schilling, J B. Tusson, B. P. Boswell, J. M. Gebl, Joseph Di Cario, M. de Jaham, Emile Lemarié, Jr. J. J. Lowry, Mlles Marie Théard, Louise Laplace, Haydée Michel, Olga et Germaine Rocquet, Lawrence Humphreys, Marion Lemarié, Hilda Beltran, Inez et Séliùa Mazerat, Marie Herr, Rhea Bourgeois, Hattie Augustin. Marcelle et Emma Desporte, Lillian Michel, Suzanne Bordenave, Irène Dickson, Rita Gandet, Régina Frémeaux, Odette Monnot et MM Bowling Charles, Vincent Villa, Jules Michel, Henry Harris, Alfred Théard, Alfred Malochée. George Tuyès, Joseph Vignes, Charles Cotron, Henry Jumonville, Delvaille Théard, Alfred Meister, J. L. Crozier, Robert Bosworth, T. O. Adams George Gaudet, James Desporte, Carey McMasters, Emile Meyer. Tom Douglas, Raoul Michel, Bert Williams, Herbert Lambert, Louis Hotard, George Peterson, G. O. Allain, E. C. Carrière, René Lacoste, Laurent Dickson et quelques autres

M. et Mme John A. Wogan, annoncent les fiançailles de leur fille, Mlle Anita Wogan, à M. Arthur Wright Starliper, autrefois de Pittsburg, Pie Le mariage aura lieu chez eux le samedi, 18 Décembre.

Le cotillon de Janvier sera dansé le 9 de ce mois dans la salle de bal de l'Hôtel Grunewald.

Mercredi à cinq heures, a été célébré à l'église Catholique de Biloxi, Miss., par le Rév. Père Alphonse Kettels, le mariage de M. Dunbar Laplace, de cette ville, avec Mlle Althée Raymond, de Biloxi. La mariée avait pour demoiselle d'honneur Mlle Odile Raymond, et le "best man" du marié était le Dr J. M. Tyler. M. et Mme Laplace passeront quelque temps à Biloxi.

Une réception suivie d'un cotillon, sera donnée par M. P. L. Fourchy, le 28 décembre, en l'honneur de sa fille, Mlle Alice Fourchy, une débutante de la saison.

Les Knights of Ransom donneront leur soirée costumée annuelle dans le réfectoire du Tulane, le 26 décembre.

Mme Pendleton Stewart Morris aura une partie de bridge et une réception chez elle, le 8 décembre, en l'honneur de sa fille, Mlle Innes Morris.

M. et Mme Alphonse Castaing font des invitations pour le mariage de leur fille,--Anna Emilie, avec M. Clifford C. Northon, jeudi, le 30 Nov., à 3 heures, à l'église Mater Dolorosa.

M. et Mme Augustus Craft donneront un dîner dansé le 6 Déc. en l'honneur de Mlles Cécile Craft, Mary Scott et Sadie Ward Lawrence.

Le Cercle Apollon donnera sa première, réunion musicale de la saison, Mercredi soir à 8 heures, à la résidence de M. E. Pons, 1415 rue Kerlerec.

En l'honneur de Mlle Clémentine Farrell dont le mariage avec M. Reuben E. Pipton sera celébré mercredi. Mme W. H. Dielman a donné un "silk hose shower", et un fort beau lunch auquel ont pris part Mmes H. Gill, Clara Laplace, Daisy L. Barrière, Paul Marquez, Henry Vatter, D. Harang, Julian Mansfield, George K. Eastman et Mlles Lillian Michel, Dorothy Rogers et Lucile Colton. La table était parée de chrysanthèmes blancs et de rubans verts.

Mlle Joséphine Johnston donnera une partie de bridge-whist lundi pour Mlles Cécil Craft et Mary Scott.

Le mariage de Mlle Alice J. Carrere et de M. John Ferran a été célébré à l'église St-Augustin, mercredi, le 15 novembre, à cinq heures, en présence d'une nombreuse assistance. L'édifice sacré était admirablement décoré de palmiers formant des arches et l'autel devant lequel la bénédiction nuptiale a été donnée par le Rév. Père Subileau étincelait de lumières. Aux accords de la marche de Lohengrin, la mariée accompagnée par son frère, M. Carrère, est entrée précédée de sa demoiselle d'honneur, Mlle Jeanne St-Raymond qui portait une toilette de crêpe de chine rose garnie de point d'Irlande et de chiffon. Ses fleurs étaient des roses roses. Les "ushers" étaient MM. Albert St-Raymond, Louis Cipriani, L. Sancho et L. Grunewald. Le "best man" du marié était M. Frank Barker. La toilette très élégante que portait gracieusement la jeune mariée, était en messaline blanche recouverte de chiffon. Une touffe de boutons d'oranger retenait son voile et elle avait un bouquet de roses et de muguets. A l'issue de la cérémonie au cours de laquelle M. Raymond Delord a chanté un "Sancta Maria", une réception restreinte aux parents et amis les plus intimes a eu lieu chez la cousine de la mariée, Mme H. Dubré. Les salons étaient décorés d'une profusion de palmiers et de fougères, et la table dans la salle à manger était parée de roses blanches et de muguets. De beaux et nombreux cadeaux ont été reçus par M. et Mme Ferran qui occupent une résidence 4712 rue du Canal, où ils seront heureux de recevoir leurs amis.

M. S. Pierce Walmsley, Jr, a donné un dîner chez Antoine ces jours derniers en l'honneur de M. Arthur Hiemenz de St Louis. Les autres convives étaient MM. J. P. Baldwin, James R. Mills, R. McCluney, Joseph Bayle et R. G. Peace de New York.

M. et Mme Walter R. Stauffer donneront un cotillon à l'Athénéum le 27 Déc. pour leur fille, Mlle Marie Céleste Stauffer.

Le 8 janvier, M. et Mme V. E. Michel donneront une réception suivie d'un cotillon en l'honneur de leur fille, Mlle Haydée Michel.

Le premier mid-winter cotillon sera dansé à l'Athénéum, le 22 décembre.

M. et Mme Albert J. Laplace font des invitations pour une soirée dansante Espagnole qu'ils donneront le 20 décembre pour leur fille, Mlle Louise Laplace.

La dernière réception de Mme John B. Fickien et de Mlle Elizabeth Fickien en l'honneur de Mme Alexander Fickien a eu lieu vendredi.

M. et Mme Benedict Grunewald donnent un souper ce soir pour Mlle Marion Cordill.

Mercredi soir, M. et Mme Samuel A. Trufant ont donné un dîner dont les convives étaient M. et Mme Breckenridge Jones et Mlle Frances Jones, de St-Louis, M. C. P. Hunt, de New-York et M. S. A. Trufant, Jne. La table était garnie de roses roses et de fougères.

En l'église paroissiale St-Pierre, Nouvelle-Ibérie, a été célébré, lundi, le 20 novembre, à 7:30 du soir, un très beau mariage: celui de M. Léon Minvielle et de Mlle Georgia Harry. L'édifice sacré avait reçu un décor spécial pour la circonstance, et présentait un brillant aspect. Des masses de fleurs blanches et de plantes vertes ornaient les abords du chœur et de l'autel où étincelaient les lumières des myriades de bougies. La cérémonie religieuse entourée d'une grande solennité a eu lieu en présence d'un nombreux concours de parents et d'amis. Le Rév. Père Langlois avant de donner la bénédiction nuptiale a prononcé une brillante allocution dans laquelle il a retracé aux jeunes époux les préceptes du mariage chrétien. On remarquait dans le sanctuaire les RR Baissac, Blanc, Frohn, Girault et Murgue, qui témoignaient par leur présence de la haute considération en laquelle sont tenus les mariés et leurs familles. Pendant la signature du contrat, M. Anthony Muller a chanté de sa belle voix de ténor un "Ave Maria" avec accompagnement d'orgue. Une réception a eu lieu au retour de l'église chez les parents de la jeune femme, et là encore étaient nombreux ceux qui venaient apporter leurs vœux de bonheur et leurs félicitations aux nouveaux mariés qui sont tous deux extrêmement populaires. M. et Mme Minvielle qui sont en voyage de noces sont partis le même soir pour San Antonio.

L'Archevêque Farley reçu par le Souverain Pontife.

Rome, 25 novembre.—Le Pape Pie X a accordé une audience privée à l'Archevêque Farley de New York aujourd'hui. Le pontife a déclaré qu'il avait depuis longtemps le désir de reconnaître la loyauté de l'église Catholique en Amérique et le mérite de l'archevêque de New York.

PASTELS.

PAGES INEDITES.

L'EMERAUDE.

Dans les temps très, très anciens, alors qu'il y avait encore des fées, les gnomes gardaient d'immenses richesses appartenant à des génies. Au fond de la terre, à des lieues de profondeur, étaient entassés sous des montagnes d'or, des diamants nombreux comme les étoiles. Près de ces trésors, passait un ruisseau qui courait vite, babillant en hâte, pressé de quitter ce lieu d'ombres, de revoir le jour.

Un diamant à moitié sorti de sa prison d'or écoutait l'eau, comprenait son langage. Et lui aussi aurait voulu s'enfuir, se mêler aux gouttes du ruisseau et avec elles se dépêcher vers ce que l'eau appelait le jour, qui devait être si beau, puisque sans se lasser, toujours le ruisseau en parlait.

Or, une fois, un gnome nettoyait notre diamant. Il allait le reposer dans sa mine d'or, lorsque soudain la pierre précieuse lui échappa des mains, glissa, roula, et bientôt goutte figée, confondue dans la transparence du ruisseau, disparut. Longtemps l'eau courut, longtemps dans l'obscurité, puis un point de clarté se montra, s'élargit, grandit encore et le diamant vit le jour, l'air bleu, le soleil d'or.

"Laisse-moi contempler, laisse-moi aimer toutes ces choses," pria-t-il l'eau qui le menait: et une vaguelette le déposa au bord, le coucha sur un lit de mousse et d'herbes.

Oh! les merveilles qu'il voyait, notre diamant, les fleurs de velours penchées au-dessus de lui, plus belles mille fois que ses frères les diamants cachés au fond de la terre; les flèches ailées, que le ruisseau lui nommait hirondelles, et qui rayaient de noir la splendeur du ciel, et l'émail des feuilles, des herbes qui dardaient leurs lances vers le bon soleil chaud et clair.... et des diamants plus beaux encore que ceux des gnomes, les gouttes de rosée qui fondaient sur les fleurs en leur donnant une âme de fraicheur....

Le ruisseau appelait: "Viens, rentrons, retourne à ton trésor." Et encore, et encore, le ruisseau appelait.

Un oiseau chanta et des moucherons accompagnaient de leur murmure la musique ailée.

"Herbe ma sœur, pleura le diamant, cache-moi; toi qui es si heureuse, toi qui vis au soleil, aie pitié de moi, ne me laisse pas reprendre par le ruisseau, ramener à ma prison.

—Tu es trop beau, trop éclatant, dit l'herbe, j'aurai beau te couvrir de mon ombre, le ruisseau te verra toujours.

—Donne-moi de ta couleur, cache-moi dans ton reflet, et le ruisseau ne me verra plus."

L'herbe alors s'égratigna sur une épine, une goutte de sève coula, verte, colora le diamant... et ce fut la première émeraude.

LE SAPHIR

Ils étaient si pauvres les parents de la petite Marie, que, pour ne pas mourir de faim, ils avaient accepté une place de geôlier dans une affreuse grande prison tout entourée de murs. Et l'enfant vivait là avec eux dans la grande tour sombre avec toujours devant les yeux des murs, de grosses pierres, et des murs encore. Son seul bonheur était d'aller à l'école, et, pour y arriver, elle traversait une grande avenue plantée d'arbres, plus une large place toute verte, si riante au soleil d'été, blanche, éclatante au pâle soleil d'hiver. Et longuement, pendant sa route tous les jours, la petite Marie respirait l'air, le soleil, les belles couleurs de la nature, emplissaient ses yeux et sa mémoire de toutes les merveilles que Dieu sème sur terre, pour égayer de leur souvenir, le sombre taudis où logeait le geôlier et sa femme. Pour avoir un peu trop regardé le ciel tout gris, lourd de nuages, la belle nappe blanche que Jésus avait mise sur la terre pour le repos de Noël, la petite Marie prit froid, et le soir une longue fièvre s'empara d'elle, puis bientôt elle fut si malade que les parents désespérèrent de la sauver. Le médecin, tous les jours, venait la voir. Il encourageait les parents, leur donnait espoir, soignait de son mieux l'enfant, mais la pauvre petite tous les jours plus malade semblait ne plus jamais devoir guérir. Les jours passaient pleins d'angoisses pour les parents, tristes et longs pour la malade.

Un matin, Marie pria sa mère de lui montrer le ciel, le beau ciel bleu que les oiseaux et les étoiles parsèment de leurs couleurs, vers lequel les braves gens regardent lorsque leur prière monte à Dieu et que l'enfant voulait revoir encore avant de mourir.

Mais, hélas, la fenêtre si petite de la misérable chambre était grillée, on ne pouvait se pencher au dehors, et en face de la fenêtre près à le toucher, s'élevait très haut le mur d'enceinte emprisonnant le donjon, où vivaient le geôlier et la petite Marie. Il faisait si froid que, de porter dehors l'enfant pour lui montrer le ciel, eut été la tuer certainement.

Et la petite Marie demandait toujours qu'on lui montrât le ciel toujours plus malade, bientôt tout émaciée, pâle, languissante de son unique désir vers la belle couleur bleue.... là haut.

Comme elle sentait que son enfant allait mourir de toute la tristesse sombre qui était autour d'elle, la mère s'agenouilla au pied du lit de la malade et supplia la Vierge de lui garder son enfant, de rendre la santé à la petite Marie. Elle priait de toute son âme, lorsque d'un coup le mur s'entrouvit, la mère de Dieu apparut: à la main elle tenait une chose qui paraissait un morceau de ciel, pierre bleue à la profonde transparence pareille à celle de l'air, et la tendant vers la mère elle lui dit: "Ta fille guérira, je la prends sous ma protection. Bientôt elle pourra sortir voir le ciel auquel elle pense dans son rêve. Lorsqu'elle s'éveillera, donne-lui ce saphir, ce diamant bleu reflet du ciel, d'où il vient apporter à la malade un peu de lumière, un peu d'éclat."

Et le mur se referma: la Vierge était partie, mais sur le lit étincelait le morceau d'azur. Et l'enfant revenue à la santé tendit en s'éveillant ses petites mains vers le bijou divin.

CHARMEURS DE SERPENTS

A Tétouan, la ville blanche, c'était le printemps, le crépuscule de mai, la paix des immobiles soirs roses. Sur les terrasses sur les vieux dômes, sur l'ensemble des vieilles petites maisons centenaires, s'étendait la blancheur infinie des chaux; partout s'étendait le mystère de ce même linceul blanc. De lents promeneurs, vêtus de nuances exquises passaient en regardant dans leur rêve, et leurs longs yeux noirs, magnifiques, ne semblaient pas voir les choses de la terre. Le couchant éclairait d'or, éclairait rose et dans les replis des vieilles maisons presque sans forme et sans âge les chaux peu à peu bleuissaient comme des neiges à l'ombre. Il y avait des passants jaune d'or, vert pâle ou couleur de saumon; des passants bleus et des passants roses; d'autres qui avaient choisi de plus rares et d'indicibles teintes; tous, majestueux et graves, visage de bronze et regard intensément noir. Çà et là, des touffes de fraîches plantes de printemps, des coquelicots, des résédas, des boutons d'or éclataient posés et fleuris au hasard, sur les vieux murs, sur la neige bleuâtre des vieux murs.

Mais le blanc mort des chaux dominait tout; il semblait éclairer et renvoyer de la lumière atténuée vers le profond ciel doré qui en était déjà rempli. Nulle part n'existaient d'ombres dorées, ni de contours accusés, ni de couleurs sombres; sur cette blancheur de tout, les êtres vivants qui se mouvaient avec lenteur ne faisaient passer que des teintes claires, étrangement claires, fraîches comme des visions non terrestres; tout était adouci et fondu dans la tranquille lumière, il n'y avait de noir que tous ces grands yeux de rêveurs.

D'un peu loin on entendait preinder la flûte triste, et le tambourin sourd des charmeurs de serpents. Alors les lents promeneurs, qui d'abord marchaient sans but dans ce blanc dédale, se dirigeaient peu à peu vers le même point, répondant à l'appel de cette musique.

A un grand carrefour, au faîte de la ville, des charmeurs s'étaient placés. On voyait de là dans des profondeurs qui bleuissaient, des successions de lignes blanches presque sans contours qui étaient des terrasses, quelque chose comme un éboulement de blocs de neige, qui étaient Tétouan à demi-perdu dans la vapeur du soir de mai.

Les hommes aux longs vêtements faisaient cercle autour des charmeurs et les charmeurs nus et fauves chantaient et dansaient en agitant leur chevelure bouclée, dansaient comme leurs serpents en tordant leurs bustes souples, d'après leur musique de flûtes. Et tout était beau, depuis le ciel, jusqu'au plus humble chamelier aux bras de bronze qui regardait en rêvant sans voir.

Et moi je restais là au milieu d'eux n'appréciant plus les durées, charmé comme eux et par hasard me reposant un peu parmi ces immobiles, ignorants des heures qui passent.

Et ces tambourins, ces flûtes tristes et toute cette Afrique exerçaient sur moi leur charme berceur, aussi magiquement qu'autrefois dans mes plus lointaines années jeunes....

Vraiment, c'est toujours ce pays qui me chante sur le rythme le plus doux, l'universelle chanson de la mort.

Prince BOJIDAR KARAGEORGEVITCH.

L'AGONIE BLANCHE

CONTE INEDIT

Le lourd et puissant soleil de midi enveloppe l'hospice d'une chape de silence et de clarté.

Dans les salles immenses et hautes, pareilles à des chambres de palais, des lits se suivent, étroitement serrés, séparés du mur par une alcôve voilée d'un mystérieux rideau blanc, identifiant dans la même existence monotone et grise, des enfants, des jeunes gens, des vieillards. De larges fenêtres ouvrent sur les splendeurs de la lumière et sur le bruissement de la vie qui parviennent tamisés, assourdis par des rideaux verts. Glissantes, bénisseuses, les sœurs blanches de vêtements et d'âmes, la tête auréolée d'un hennin ailé, entourent la souffrance de soins et de prières. Elles portent dans leurs mains aux blancheurs de lis et aux rosseurs d'aurore des plats d'étain où fument des mets réconfortants, des boissons vivifiantes.

Dans ces chambres règne une atmosphère de béatitude, ruisselle un baume de calme et de pureté, tout semble immatérialisé comme vu à travers les irréalités d'un songe; les formes ont des contours imprécis, c'est, parmi la vie ambiante, l'évocation de tout un passé, il y a comme de la poussière des siècles sur les meubles.

Sur les lits aux formes antiques, on est étonné de voir des petits corps enfantins; on s'attendait plutôt à trouver la dépouille mortuaire de quelque guerrier vêtu de fer ou celle d'une châtelaine enveloppée de ses vêtements de brocart et de soie, les cheveux emprisonnés dans une coiffe rigide et lourde, la figure pâle et impassible tournée vers le ciel. Ainsi toujours la réalité blesse le rêve.

Dans un de ces lits semblables à de vastes berceaux, Béatrice gémit. Déjà depuis de longs mois elle souffrait d'un mal sans remède, et maintenant elle n'était plus qu'une agonie frémissante et hurlante. Son corps était comme un jardin raviné par les pluies, où le vent a froissé toutes les fleurs, sur son printemps tout un hiver avait passé ne laissant que des ruines. Béatrice était restée pure, d'esprit candide et jeune et elle avait gardé une âme contemplative que tous les contes de fées avaient bergée d'une ueur surnaturelle. Toutes les fictions, tous les rêves, tous les crépuscules mystérieux rôdaient en elle et la laissaient sans défense contre la vie brutale et vraie. Inaccessible comme une grande forêt hantée, elle avait en elle une sorte de mysticisme enfantin, et se bâtissait une de ces religions superstitieuses qu'ont les imaginations frustes, enfantines et paysannes, mais elle n'avait pas la foi. C'est ainsi que la maladie la terrassa et qu'elle arriva à l'hospice.

Devant sa souffrance, les sœurs avaient voulu tenter la conversion de Béatrice, elles pressentaient que sous cette enveloppe d'incroyance et d'irréligion elles pouvaient faire germer la flore pure de la foi; son âme dormait, il fallait l'éveiller, et faire appel en elle à la vie divine. Alors tandis qu'on soignait son corps, elles l'enveloppaient de prières et de paroles embaumées, et les choses inanimées elles-mêmes s'efforçaient de la transformer, il émanait des pierres une force invincible, elles rayonnaient de la divinité.

Comme elle étouffait dans la salle, on la porta sur un lit dans la cour intérieure, où elle livra son corps souffrant à la lumière guérisseuse. Là, elle oubliait toujours ses tourments, et ses regards vagabondaient. Ils allaient de la double galerie de bois sculpté aux lucarnes que de hauts pignons surplombent, s'arrêtaient sur les fines dentelures des girouettes ouvragées et percées à jour, sur les dessins colorés et tourmentés du toit, sur le clocher élancé et léger, pareil à quelque fuseau ancestral, sur le puits dont l'armature délicatement forgée fait un véritable joyau de pierre et de fer.

Quand elle fixait la grande croix émergeant comme une fleur rigide, froide et pétrifiée d'une touffe vivante de plantes et de feuillage, il lui semblait que le mal faisait trêve.

Autour d'elle toute une vie haletait, des femmes et des hommes passaient, les uns lassés, alourdis encore par la maladie, les autres sur le point d'être rendus aux vivants; tous étaient tendus vers le soleil. Sous tant de sensations diverses et subtiles, Béatrice éprouva plus aigu l'aiguillon de la douleur, ce fut comme un soc labourant sa poitrine, une enclume martelant son cerveau, mille foyers naquirent en elle et l'incendièrent, mille déchirures de glaives la parcoururent, dans sa rétine les images tournèrent et elle défaillit....

Dans la salle où l'on venait de la mener, Béatrice qui n'était plus qu'une plaie vive et qu'une chair torturée, s'éveillant de sa torpeur ouvrit les yeux. Elles étaient là toutes les hospitalières, et toutes murmuraient un lambeau de prières, tandis que leurs doigts couraient sur les grains du chapelet. Elle reconnut sœur Bérengère aux yeux couleur de ciel, sœur Marie-Louise qui porte sur le front le stigmate du martyre, sœur Béate, qui souvent lui conta ses visions sublimes, sœur Sulpice dont le côté gauche garde l'effigie du cœur de Notre-Dame-des-Douleurs, sœur Céleste dont le corps s'est épanoui par la seule force de la prière, sœur Angélique qui a des extases, des angoisses et des tortures comme sainte Thérèse, et toutes les autres, aussi blanches, aussi pures.

Toutes les paroles divines qu'elles murmurèrent, Béatrice les retrouvait en elle, celles de Jésus et celles des Evangiles.

Malgré l'angoisse douloureuse qui l'oppressait, elle sourit aux hospitalières et tout son corps se tendit vers elles.

Sœur Bérengère et sœur Béate la prirent entre leurs bras et déjà une douceur pure la parcourut, il lui sembla que de l'eau fraîche coulait dans son corps et qu'une moisson de lis s'épanouissait sur sa chair.

Sa voix très faible murmura: "O mes sœurs, enveloppez-moi de vos mores, de caresses, de voiles, il me semble que mes regards vont s'ouvrir à cet amour dont vous m'avez tant parlé."

Puis les frissons la parcoururent et son visage s'obscurcit, elle parla avec de l'effroi empreint dans tout son être. "Venez toutes, serrez vous autour de moi, plus près, que je sois entourée d'un mur immaculé de robes blanches. J'ai peur! J'ai peur!" Les sœurs se rapprochèrent du lit et les unes contre les autres formèrent une grande muraille ailée.

Le visage cireux, sillonné de ravines, parut se détendre, se purifier, les marques que la mort imminente y avait déjà dessinées, s'évanouirent, et des vagues de sang affluèrent. "C'est la résurrection que nous désirons" dit sœur Céleste, enfin nous lui avons donné une âme."

Un étrange sourire erra sur les lèvres de la malade, dans ses yeux des lueurs passaient. "Sœur Céleste, balbutiait-elle, je me souviens de ces mots d'évangile que vous m'avez souvent répétés, "Celui qui veut me suivre, qu'il renonce à soi-même et qu'il prenne sa croix. Voyez, mon renoncement est-il assez grand, ma croix est-elle assez lourde?" Une frénésie de douleur lui montait à la gorge, la secouait toute, "Je veux souffrir encor, encor, blessez-moi plus profondément, mon Dieu, aussi fort que vous m'aimez." Et de ses mains nerveuses et rapides, elle se frappait la poitrine.

Soudain, comme mus par une force surnaturelle, les rideaux voilant une mystérieuse chapelle s'entr'ouvrirent et à travers les vitraux polychromes une féerie solaire régna, on eût dit que tout le ciel par ce chemin fluide descendait dans la salle des douleurs.

Enveloppées de chants et de parfums, les sœurs allèrent s'incliner devant l'autel et, comme un bourdonnement de ruches au travail, leurs voix psalmodièrent.

Béatrice lentement déviait vers la mort, dans cette atmosphère sereine, sans secousses, extasiée. Elle ne sentait déjà plus sa souffrance, comme à travers un rideau de brumes, elle devinait des formes et percevait des sons, mais c'était lointain infiniment, comme par delà la vie et l'humanité.

Il lui sembla alors voir s'animer le rétable du Jugement dernier, joyau pictural dont s'enorgueillit l'hospice, et dont l'obsédant souvenir avait hâté sa guérison d'âme.

L'admirable fiction se précisa, amplifiée, presque surhumaine: le Christ sur son arc-en-ciel lumineux, les anges sonnant de la trompette, saint Michel, le visage impassible, drapé dans sa sérénité, pesant les âmes des ressuscités, saint Jean-Baptiste et les apôtres.

Béatrice eut une moue désenchantée quand se révélèrent les damnés s'abîmant dans les enfers, mais aussitôt après un sourire glorieux effaça cette ombre, car elle voyait l'ascension des élus vers le ciel. Cette fresque se mouvait, prenait sous les prunelles de l'agonisante la puissance de la vie. Il sembla à Béatrice que la Vierge sainte s'était incarnée en sa forme mortelle et que les aiguillons qui tout à l'heure encore la déchiraient, étaient ceux des lames divines. Elle ne sentait plus les battements de son cœur, elle s'immatérialisait, se purifiait, baignait dans des lueurs surnaturelles.

Une majesté soudaine l'enveloppa et, sur son lit, toute droite, toute blanche, elle se dressa, ses deux mains comprimant sa poitrine et son cœur, qu'elle croyait ensanglantés par la pointe des glaives.

Alors, illuminée par la foi, d'une voix venue des limbes de sa poitrine, elle cria: "Regardez et proclamez le miracle, je suis la Mère douloureuse."

Puis, rigide et vaincue, elle s'abîma dans la mort....

Quand les sœurs eurent écarté ses doigts crispés, elles virent, incrustée dans la poitrine virginale, dans la chair devenue pure et saine, l'image d'un glaive, et sur leurs mains pieuses des gouttes de sang ruisselèrent.